1re Année — N° 42 | 10 Cent. le Numéro. | 8 Décembre 1883

L'ANTI-MATÉRIALISTE

ORGANE DU MOUVEMEMENT DE LA LIBRE-PENSÉE RELIGIEUSE
ET DU SPIRITUALISME MODERNE
PARAISSANT LE 8 ET LE 23 DE CHAQUE MOIS

Naître, mourir, renaître encore progresser sans cesse, telle est la loi.

Gouverne-toi toi-même dans toutes les sphères de ton activité. Sois ton prêtre et ton roi.

Directeur : P. VERDAD
BUREAUX : 110, Grande-Rue, Le MANS (Sarthe).
Annonces : 1 fr. la ligne | Abonnement : Un an 5 fr. | Réclame : 1 fr. 50 la ligne

LA FEMME ET LA CONFESSION

(Suite)

Oui, c'est la confession, l'horrible confession qu'il faut combattre avec toutes les armes.

On sait que ce fut seulement dans le XIIIe siècle que fut instituée la confession auriculaire. Il n'existe pas de dogme plus immoral, on peut le dire, que celui-là. Il n'y eut jamais dans les mains des hommes une arme plus terrible. Autrefois les premiers chrétiens, dans un élan véritablement religieux, entraînés vers la méditation par la belle morale du Christ, étaient naturellement conduits au remords des fautes qu'ils avaient commises et, éprouvant le besoin d'épancher leur cœur dans un cœur ami, se confessaient les uns aux autres. Mais c'était un élan naturel de leur âme ; chacun choi-

sissait l'âme sympathique à la sienne à laquelle il sentait pouvoir sans crainte se fier à se confier ; c'étaient deux cœurs vraiment religieux qui se versaient l'un dans l'autre. Il y avait aussi les grandes confessions publiques où les grands coupables, voulant donner l'exemple d'une conversion éclatante et abaisser en même temps leur orgueil, avouaient leurs fautes devant leurs frères assemblés. C'etait beau, c'était moral, et de pareilles confessions portaient toujours leurs fruits. Mais ces premiers chrétiens, dont la foi vive animait tous les actes, n'eussent jamais songé à faire de cet acte d'humilité un moyen d'espionnage ou un sujet de débauche. Dès que le Catholicisme eut pris la place du Christianisme, en l'étouffant dans son essor et sa liberté, toutes les grandes aspirations, de l'âme vers la Divinité, tous ces besoins d'épanchements innés dans le cœur de l'homme furent honteusement exploités ; les dogmes succédèrent aux dogmes et les papes, les prêtres et les moines ne surent qu'inventer pour mettre à la torture la pauvre âme humaine.

Il est inconcevable que tant de grands esprits aient pu se soumettre à une pareille exploitation, à une domination vraiment si dégradante. Il est bien vrai qu'il y allait de leur vie car il fut un jour où l'autorité de l'Église devint telle qu'il fallait que tout se courbat devant elle sous peine de la mort la plus horrible, car l'Église, plus barbare que les derniers sauvages s'ingéniait à inventer les supplices les plus raffinés. Le cœur se gonfle d'indignation au souvenir de tant de crimes et de tant de souffrances.

La femme surtout, la pauvre femme, faible et sans défenses, fut la victime de ces bêtes féroces indignes de porter le nom d'hommes. On lui fit honte de son sexe ; elle fut l'être indécent, impudique, immoral, créé par Satan lui-même, qu'on enferma dans des couvents pour empêcher de nuire, dont on tortura le corps de toutes les façons sous prétexte de sauver son âme. Comme si la femme ne fut pas toujours ce qu'il y a de plus moral : la bonté et la charité et ce qu'il y a de plus sain : l'amour ! Au XIIIe siècle, ils inventèrent le dogme de l'immaculée conception pour mieux la punir dans sa chair. La pauvrette avait fini par se croire elle-même immonde, « elle se cachait pour accoucher dit Michelet, elle rougissait d'aimer et de donner le bonheur. Elle, généralement si sobre en comparaison de l'homme, elle qui n'est presque partout qu'herbivore et frugivore, qui donne si peu à la nature, elle demandait presque pardon d'être, de vivre, d'accomplir les conditions de la vie. Humble martyr de la pudeur, elle s'imposait des supplices jusqu'à pouvoir dissimuler, annuler, supprimer presque ce ventre adoré, trois fois saint, d'où le dieu Homme naît et renaît éternellement. »

Mais c'est surtout sur les mystères de la confession qu'on ne saurait trop déverser la honte et le dégoût. L'histoire est là pour nous en montrer toutes les ignominies et les turpitudes ; on ne peut plus rayer de ses pages les crimes du curé Qauffridi et de sa victime la pauvre Madeleine, ni ceux du curé libertin Urbain Grandier, ni ceux du curé Picart et de la malheureuse Magdeleine Bavent, ni ceux du père Gérard et de sa triste victime La Ca-

dière. Nous ne citons que les cas célèbres et bien connus, mais c'est par milliers qu'on pourrait nommer les crimes épouvantables qui furent ourdis derrière la grille du confessionnal.

Nous l'avouons en toute sincérité, c'est pour combattre cette horrible institution de la confession que nous écrivons ces lignes et nous croyons que c'est le devoir de tout cœur d'honnête homme d'en dévoiler toutes les turpitudes.

Au Moyen-Âge, vers l'an 1200, le peuple pressuré par les nobles qui, du haut de leur château féodal, le mettait à contribution de toutes les manières imaginables, tenu sous la férule du moine et du prêtre qui ne lui laissaient de liberté de conscience ni dans sa vie, ni dans sa mort, le peuple, dis-je, ce pauvre éternel opprimé, avait pendant la nuit de grandes agapes fraternelles où il laissait son cœur rire et chanter sous le grand dôme des cieux. C'était le beau temps du règne de *La Sorcière*, de la femme médecin et guérisseuse, de la consolatrice. On se vengeait du seigneur et du prêtre en se moquant d'eux. C'était le seul moment de liberté qu'avait le pauvre *Jacques*, son unique moment de paix et de bonheur.

Mais bientôt les jeunes nobles prirent part à ces assemblées nocturnes que l'on vit alors se transformer en orgies, et c'est dès ce moment que l'on voit arriver l'époque de la sorcière de la décadence. Le prêtre lui-même devient sorcier, envouteur, jeteur de sorts, en même temps séducteur et bourreau. C'est le XVIIe siècle et ses jésuites qui commencent leur honteuse besogne. Le curé sert la messe aidé d'une *Bénédicte* qui devient sa sacris-

tine et son aide, avérée et attitrée, dans ses fonctions sacerdotales. Satan se fait directeur et corrompt ses pénitentes. Les nonnes sont trompées et séduites et les couvents deviennent des Lupanars. Celles qui gênent, ou veulent dévoiler les séducteurs, sont enmurées ou jetées dans d'affreux *in pace* où des rats affamés les dévorent. Le directeur des religieuses dispose de leur corps et de leur âme ; c'est leur maître. Un scandale éclatait-il, tous les moyens étaient bons pour couvrir le coupable et désorienter le public.

La même chose, quoique sur une moins grande échelle existe encore de nos jours, et nous pourrions facilement mettre sous les yeux de nos lecteurs un nombre très respectable de ces honteuses histoires de curés et de jésuites qui donneraient la mesure de la valeur de ces directeurs que des pères et des maris aveugles et inintelligents laissent pénétrer jusqu'au sein de la famille qu'ils ne peuvent que corrompre et détourner du bien. Quelque jour peut-être nous viendrons dire ici l'histoire de ces turpitudes bien faites pour soulever tous les cœurs honnêtes. En attendant laisser parler quelqu'un aussi compètent que qui que ce soit sur le chapitre : « Si les époux et les pères de famille, dit lui-même le père Chiniquy dans son indignation, voulaient se donner la peine de lire dans les théologies de Deus, Liguori, Debreyne, Keurick etc... les questions que les confesseurs ont non seulement le droit mais l'ordre formel de faire à leurs femmes et à leurs filles, ils comprendraient toute l'énormité et l'immoralité de la confession auriculaire et on ne la tolérerait pas dans un pays civilisé. » Ces turpitudes sont écrites en

latin mais certainement celui qui les traduirait en français serait accusé d'outrager la morale publique.

D'ailleurs, une chose nous a toujours frappé dans la confession catholique, c'est que ce sont toujours des hommes, qui confessent des femmes. Pourquoi ? Il y a là trois raisons toutes d'aussi mauvais aloi : 1° les hommes voulaient mettre la femme sous leur domination pour la satisfaction facile de leurs passions honteuses ; 2° ces orgueilleux privilégiés voulaient dominer et tenir aussi dans leurs mains les maris moins souples par l'intermédiaire des femmes et enfermer ainsi la société tout entière dans un vaste filet ; 3° Enfin le mépris indigne dans lequel ils tenaient la femme ne permettrait point à celle-ci d'approcher directement de Dieu.

Nous avons, nous l'espérons du moins, démontré la laideur, l'inconvenance et le danger de la confession. Si tout ce que nous avons dit est vrai — et nous avons pour la vérité un trop grand amour pour écrire ce qui n'est pas — c'est une guerre à outrance qu'il faut déclarer au confessionnal car, tant que la femme fréquentera ce lieu de ténèbres et de hontes, elle ne sera pas digne de réclamer ses droits, elle ne sera pas digne de liberté. A nous, qui aimons notre Patrie et qui voudrions voir tous nos frères heureux et libres, à nous de monter une campagne contre la confession, ses hontes et ses ignominies ; à nous de délivrer nos sœurs en les arrachant au démon des té nèbres, à l'esprit du mal.

René CAILLÉ.

LE POÈME DE L'AME

DÉDIÉ AUX SPIRITES

LE TEMPS DES CONFESSIONS EST VENU

(Suite)

Mais mon âme était trop ivre de liberté
Et devant l'inconnu j'étais comme emporté!
J'ai gaspillé ma vie aux temps de ma jeunesse...
Ah! d'un si beau cœur d'or l'amour et la tendresse
Attisent mes remords et leur sinistre feu,
Car cet ange d'amour est pour moi comme un Dieu.
....

C'est si peu qu'un cœur d'homme auprès d'un cœur de
[femme!
Dans l'un tout est matière et dans l'autre tout âme.
Ah! le plus grand cerveau qui pense, en vérité,
D'un simple cœur aimant ne vaut pas la bonté,
Et la femme sur Terre est l'ange gardien
Qui dans tous nos malheurs est notre doux soutien;
Son grand cœur n'est qu'amour, dévouement, sacrifice,
Et souffre bien souvent sans que son front pâlisse;
Plus douce que l'agneau, plus fidèle qu'un chien,
Entre le ciel et nous elle est le doux lien.
Chez les peuples du jour et dans le monde antique
Elle est l'âme et la paix du foyer domestique.
....

O mon âme! O mon cœur! je vous voudrais si beaux!
De ses charmes et jeux les énivrants tableaux
Comme dans un filet enlacent ma pensée
Et je vois devant moi ma divine offensée
M'illuminant de grâce et de simplicité.
L'amour vit de constance et de fidélité,

Et son parfum si doux filtre de son calice
Quand de pensers légers il se fait le complice.
Mais je ne puis tromper ni ne sais pas mentir,
Elle doit lire en moi le profond repentir.
Mais l'amour c'est Dieu même et mon âme épurée
Emprunte la blancheur à son âme adorée.
A ses pieds bien-aimés me voilà sans retour
Car le ciel a signé notre éternel amour.
O ma sainte adorée ! O ma vierge chérie !
Mon cœur a regagné sa céleste patrie.

(*A suivre*). X***

Transformations sociales

(Suite)

Nous avons démontré par une preuve vivante que l'association du Capital et du Travail n'est point une chimère, mais une chose parfaitement réalisable, et rapportant à tous, capitalistes et travailleurs, de gros bénéfices.

Mais notre œuvre n'est qu'à moitié terminée.

Le nombre des actionnaires est doublé, notre capital est triplé ; cette nouvelle situation nous impose de nouveaux devoirs ; la route est frayée en avant vers le progrès.

Vous êtes logé pour la plupart, vous et vos enfants, dans des bouges malsains, et le prix de votre loyer est relativement élevé.

Vous dépensez en moyenne pour nourrir et entretenir votre femme et vos enfants 1,500 fr. par an ; vous ne deviez en dépenser que 1,000 fr. nous voulons donc vous proposer de remédier à cet état de choses.

Nous vous demandons l'autorisation de faire construire au sein de notre colonie agricole un palais dans le genre de celui qu'éleva M. Godin, à Guise, et d'affecter 100,000 fr. à ce travail.

Afin de ne pas dépasser nos ressources, nous ne construirons d'abord que la partie centrale; il sera toujours temps de construire des ailes, si comme tout le fait espérer, nos succès continuent, et que les goûts des actionnaires s'affirment pour la vie en société.

Il est bien entendu que nous ne forcerons personne à quitter son logement pour habiter le palais ; et que n'y viendront que ceux qui y trouveront un avantage ou la satifaction de leurs goûts. Avant tout, respect à la liberté.

Nous créerons ensuite au sein de notre palais, une société coopérative pour tous les objets de consommation, boulangerie, boucherie, épicerie, etc., etc., cela nous serait facile, puisque nous avons parmi nous les éléments pour remplir tous les services.

Nous organiserons les assurances et les sociétés de secours mutuels.

Nous créerons de nouvelles industries afin d'avoir du travail à fournir aux sociétaires pour tous les temps et toutes les saisons ; nous créerons de petits travaux où les enfants pourront s'entremettre en s'amusant, afin de pouvoir les utiliser et former leur éducation lorsque nous les aurons dans notre palais. Telles sont, chers associés, les lignes principales de notre plan.

Nous avons jusqu'ici surmonté le grand obstacle à la mise en pratique du système de l'associa-

tion. Neuf fois sur dix, des désaccords surviennent entre les sociétaires et la société croule.

Nous avons mécanisé notre œuvre à l'inverse de ce qui a toujours été fait jusqu'ici ; nous ne vous avons pas donné de maître, nous avons par conséquent évité toutes les cabales malsaines qui auraient pu entraîner la chute de notre œuvre.

Vous n'avez pour vous administrer qu'un conseil de régence parmi lequel sont des travailleurs associés ; pas de président ni de directeur, exerçant une fonction permanente, les membres du conseil de régence donnent 2 ou 3 heures par jour à l'organisation et à l'ordre de la société ; leur œuvre accomplie, ils redeviennent de simples sociétaires exerçant dans telle branche de travail qui leur fait plaisir.

Les quelques différends qui ont éclaté jusqu'ici ont tous été réglés par les ouvriers eux-mêmes, qui sont juges dans ces sortes d'affaires et qui les examinent sous la présidence de leur chef de groupe.

Il n'en est point résulté de haine invétérée, ni de démission d'aucun sociétaire.

Deux fois seulement depuis deux années, des ouvriers rencontrant de trop grandes antipathies parmi leurs compagnons de travail ont déserté les groupes qu'ils fréquentaient habituellement et les haines se sont éteintes.

Elevons donc immédiatement au milieu de notre colonie agricole, notre palais social, prenons nos mesures pour que dans un an tous les logements soient prêts et que nous puissions transporter notre manufacture. Continuons à suivre la voie dans laquelle nous sommes lancés, l'ambi-

tion ou le désir d'acquérir et de se créer une position meilleure, et l'attraction, ou liberté pour l'homme de se livrer aux travaux qui lui plaisent le mieux, nous ont jusqu'ici merveilleusement servis; s'il est d'autres passions au cœur de l'homme qui puissent nous servir encore, nous tenterons de leur rendre leur essor naturel, comprimé dans la vie de civilisation.

Les passions sont les œuvres de Dieu; elles ne peuvent être pour nous que de puissants auxiliaires, si nous savons les utiliser.

Plus tard, quand nous serons plus nombreux, nous pourrons essayer de former des séries, se subdivisant en groupes; moyen ingénieux découvert par Fourier, pour rendre le travail attrayant et faire concourir toutes nos passions au bien général et au bien individuel.

Dans ces tentatives cependant, soyons prudents, pour ne point compromettre le bien acquis.

Quoique nous sachions que la division en séries et celle des séries en groupes, soit un moyen employé par la nature pour distinguer et relier tous les règnes et toutes les espèces; que c'est à l'observation et à l'étude du grand livre de la nature que Fourier doit cette découverte, ne nous départissons point de notre prudence habituelle pour en tenter l'application.

Notre parti de ne jamais entraver la liberté de l'individu lorsque ce qu'il demande ne peut être nuisible ni à lui ni à ses frères en humanité, le principe de simplifier les ressorts dans toute mécanique, et celui de justice distributive, sauront bien nous guider dans la voie que nous devrons suivre.

Edmond BOURDAIN.

Mme L. MOND

Je dois à Madame L. Mond, la directrice *du magicien* un remerciment public pour le portrait graphologique qu'elle m'a adressé *sans que je lui ai demandé,*

Éfablissons les faits pour que ce bout d'article ne paraisse pas une réclame confraternelle.

Mme L. Mond à laquelle le comité directeur de *l'Anti-Matérialiste* avait adressé notre feuille, nous en avait accusé réception en louangeant les efforts que nous faisons pour propager les doctrines sociales du spiritisme. Nous crûmes qu'il était de notre devoir de la remercier et je fus chargé de cette agréadle mission. — Quelques jours après, je recevais de Mme Mond le portrait graphologique que l'auteur m'envoyait gracieusement en me priant de bien vouloir lui dire, sans aucune faiblesse, ce qu'il y avait de fondé dans son étude.

Un grand nombre d'abonnés savent qui je suis et ils liront avec plaisir l'Étude de L. Mond que je publie pour témoigner hautement la valeur du profess ur de mérite qui en est l'auteur.

Mme Mond est une *femme-auteur* que des farceurs du sexe laid attaquent sans raison. C'est une républicaine dévouée, et c'est pourquoi sans doute les jésuites lui font la guerre.

Je me livre donc tout entier, tel-que *le graphologue* m'a analysé.

PORTRAIT GRAPHOLOGIQUE

DE M. VERDAD DIRECTEUR DE *l'Anti-Matérialiste*

Esprit encyclopédique mais portant sur l'analyse plus que sur la synthèse quoi qu'il ait fenêtre

ouverte sur cette dernière : de fait, il joue des deux et peut s'en servir quand il lui plaît.

L'homme n'est pas tout le monde et il a ses originalités ; intellectuellement et MATÉRIELLEMENT PARLANT.

Dans le tempéramment et l'esprit, il y a plus de force que de finesse et, *dans les deux mondes*, les mouvements sont prompts et accentués, *car l'homme est primesautier et ardent en ses désirs.*

La volonté est faite et arrêtée sur elle-même ; mais elle a des faiblesses et des lacunes auxquelles elle cède, sans s'en douter, quand on sait la prendre, *et l'homme avec.*

Le côté faible est le cœur : C'EST DONC PAR LA QUE CE DERNIER EST ACCESSIBLE.

Faible, MORALEMENT ET PHYSIQUEMENT ; *moralement en ce qu'il s'émeut vite, sent fortemeut et se trouve sans défense quand on s'adresse au dévouement de l'homme et à sa bienveillance, physiquement en ce qu'il est une des parties les plus actives de la conformation.*

Le moi personnel n'est qu'à demi, mais il existe ; le premier mouvement porte sur lui, le second est contre lui.

Les idées sont tout à la fois variées et pleines de suite, *elles sont pratiques* et seraient même prosaïques sans une certaine inquiétude d'esprit qui porte aux recherches et au besoin de se rendre compte de ses étymologies propres : *il y a du doute, chez l'homme, des tristesses et des défaillances sans durée ;* une foi grande et forte équilibrant le mouvement. Le doute, ici, est la tendance veut l'inconnu, la foi c'est la confiance dans le connu.

Esprit de commandement et d'initiative exempt de toute tyrannie ou dominature.

Besoin d'épanchements, franchise et loyauté, trop de confiance dans les autres et de laisser-aller en certains cas.

Imagination plus active qu'échevelée et toujours maîtresse d'elle même, plus de simplicité que de pose et d'orgue .

Vivacité DE EMPÉRAMMENT, *nervosité, sensibilité pouvant aller jusqu'à la susceptibilité.*

Des violences ou des accès de forces achèvent ce portrait : M. Verdad est un lutteur ; un lutteur énergique qui doit prendre facilement feu à la discussion et *je ne pense pas qu'aucun lui ait mis le pied dessus sans qu'il ait réclamé d'une manière péremptoire et énergique*, d'où je conclus qu'il a l'esprit Français et la haine du Prussien.

Au total, un homme plein de bonhomie avec des pointes où l'on s'accroche et des réactions formidables.

Lyon, 28 octobre, 1883.

L. MOND.
Directrice du Magicien.

MÉLANCOLIE

Dans la saison d'été, quand le soleil éclaire la nature de sa joyeuse lumière et qu'on voit, dans les champs, les enfants blonds poursuivre les insectes dorés, les jeunes filles vont rêver dans les vertes futaies, car si l'abeille a la ruche, la jeune fille a le bois. Un jour parfumé de juillet, où, dans les branchages, le merle à l'oreille du merle

murmure, où la fleur croît, où le papillon butine, où l'on voit, dans la plaine, l'essain des jeunes garçons et des jeunes filles, où la mer reflète l'azur, où l'âme est ivre, j'ai connu Rose; un soir gris et triste de septembre, ma tourterelle s'est enfuie. O! douleur! il y a cinq ans que ma maîtresse est morte!

Elle me disait *vous*; je lui disais *tu*. Je n'oublierai jamais l'azur de ses yeux, et le dernier baiser qu'elle m'a donné est encore sur mes lèvres. O! mon Dieu! pourquoi faut-il qu'à la lumière succède la nuit! pourquoi l'automne après l'été? L'hirondelle qui s'en va laisse quelquefois tombée une plume de son aile, le souvenir de Rose — souvenir amer — seul m'est resté.

Lorsque les nuages emplissent tout le ciel de leurs ombres épaisses, lorsqu'il pleut, lorsque le vent vient du large et qu'on entend dans la forêt son souffle puissant, lorsque ces deux lutteurs farouches l'ouragan et le flot ont compris le mot de l'abîme et y répondent; ou bien, lorsque les constellations brillent dans une atmosphère calme et pur et qu'on entend le chant suave du rossignol au fond des bois, toutes les nuits, à la même heure, l'ombre de mon amante vient.

O! Rose, je sens que mon âme ira bientôt retrouver ton âme, blanc fantôme, avant que mes yeux se ferment à la terre, de quelle clarté est fait le jour qui éclaire le tombeau?

V. TRÉVARÉ.

CONFÉRENCE SPIRITE

M. Léon Denis est allé, sur l'invitation de nos frères des charentes, donner une conférence à Cognac. -- Le vendredi 16 novembre dans la salle que les francs-maçons avaient bien voulu mettre à la disposition de nos amis, le conférencier, devant un auditoire choisi, a développé les sujets suivants : *1° Les terres du ciel ; 2° le soleil et sa famille ; 3° les soleils doubles, multiples, colorés ; 4° la vie universelle ; 5° la destinée des êtres, leurs existences progressives sur l'échelle des mondes.*

Remède Médianimique

Eau spirituelle. — Feuilles d'oranger, bourrache, camomille, tilleul, arnica, 10 grammes de chaque, une poignée de sel gris. — Faire bouillir une demieheure, passer, faire refroidir et y ajouter : 10 grammes de sel ammoniaque, 25 grammes d'éther, 10 grammes d'alcool camphrée. — Cette *eau spirituelle* dont la recette a été publiée par un ancien journal spirite de Lyon, est d'une efficacité éprouvée. Personnellement, je m'en suis servi et ai reconnu sa réelle valeur. Bien des sœurs et des frères Nantais l'ont employée avec succès.

P. V.

Le Gérant, LESSARD.

Nantes. — Imp. Péault, Roncot & Cie, rue Santeuil, 8.